REVUE

DES

ÉTUDES ISLAMIQUES

ANNÉE 1934

TOME VIII

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, rue Vavin, 12

1937

SCHOOL OF ORIENTAL STUDIES · LONDON ·

DE QUELQUES TEXTES INÉDITS EN VIEUX BERBÈRE
PROVENANT D'UNE CHRONIQUE IBĀḌITE ANONYME

Depuis un certain temps, l'attention des berbérisants est attirée par l'importance que pourraient avoir, pour la connaissance du vieux berbère, les sources ibāḍites provenant des pays nord-africains. Déjà le grand berbérisant français, René Basset, supposait l'existence, au moyen âge, de chroniques et de traités religieux ibāḍites écrits en berbère (1). A. de C. Motylinski, à qui nous devons la connaissance des ouvrages ibāḍites, grâce à sa *Bibliographie du Mzab* (2), nous a donné des extraits d'un traité arabo-berbère, connu sous le nom d'*al-Mudawwana* d'Ibn Ġānim (3). Enfin Henri Basset a recueilli de nombreuses indications utiles sur la vieille littérature berbère ibāḍite (4). De toutes les œuvres berbéro-ibāḍites, qui devaient être nombreuses, seule *al-Mudawwana* nous est parvenue. Malheureusement ce traité appartient à une époque relativement récente par rapport aux autres ouvrages ibāḍites, aujourd'hui perdus (5). Motylinski nous donne aussi quelques passages berbères extraits d'une chronique anonyme du XIIe siècle (6), par conséquent de la même époque que les textes berbères contenus dans le *Kitāb al-Ansāb*, récemment publié par M. Lévi-Provençal (7).

(1) *Étude sur la Zenatia du Mzab*, Paris, 1893, p. IX.
(2) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, Alger, 1885, p. 15-72.
(3) *Actes du XIVe Congrès des Orientalistes*, IIe partie, Paris, 1907, p. 68 et s.
(4) *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, p. 64 et s.
(5) H. BASSET, *l. c.*, p. 66.
(6) *Le nom berbère de Dieu.* « Revue Africaine », t. XLIX, p. 143-146.
(7) *Documents inédits d'histoire almohade*, Paris, 1928 (surtout p. 39, 45, 54, 57, 59 et 61).

Ces fragments, ainsi que quelques mots difficilement intelligibles, recueillis dans les ouvrages d'auteurs classiques et arabes, constituaient jusqu'à présent à peu près tout ce que nous connaissions du vieux berbère ou plutôt de ses dialectes. Voilà pourquoi il nous a paru extrêmement intéressant de reproduire les fragments d'un manuscrit arabe ibāḍite que nous avons trouvé dans la collection rassemblée par le regretté professeur Z. Smogorzewski à l'Université de Lwów (Pologne). Ce manuscrit contient des phrases berbères qui surpassent par leur nombre tout ce qui nous est parvenu du vieux berbère.

Le manuscrit en question porte le n° 277. Il contient 208 feuilles (soit 416 pages) non reliées, de dimension 27 × 21 cm. et 25 × 18 cm., en caractères maghribins modernes. Il a été exécuté sans doute par trois copistes différents. Sur la couverture de papier jaune, nous lisons ce titre :

كتاب السير تاليف الوسيانى

C'est la copie d'un manuscrit plus ancien exécutée par des copistes mzābites dont nous ignorons les noms, à Ġardāja, en 1913, pour Smogorzewski et collationnée par lui-même. D'après Smogorzewski, ce manuscrit contient, conformément au titre, une seule œuvre, c'est-à-dire *Les Biographies* d'al-Wisjānī, auteur ibāḍite du XIIe siècle (1). En examinant de près ce manuscrit, nous nous sommes rendu compte qu'il se compose de trois chroniques ibāḍites différentes, dont la première est celle de Wisjānī ; les deux autres sont anonymes.

C'est dans l'une de ces dernières, traitant des biographies des šajḫs nord-africains, que nous avons trouvé les textes berbères dont il vient d'être question. Elle commence à la page 190 du manuscrit, par une *basmala*, et finit à la page 344 :

تم ما وجد من سير المشايخ رحمة الله عليهم

Le nom de l'auteur ainsi que la date de la composition de cette chronique ne sont pas mentionnés, mais nous savons, grâce à l'indication qui

(1) Zygmunt Smogorzewski, *Essai de Bibliographie Ibāḍite-Wahbite*, Avant-Propos. Rocznik Orjentalistyczny, t. V, p. 55 ; V. *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

se trouve à la page 296, que l'auteur anonyme était un élève du šajḫ ibāḍite Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjānī et du šajḫ Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḫalīfa as-Sūfī (1), ce qui nous permet d'établir approximativement la date de la composition de l'œuvre. D'après une chronique ibāḍite bien connue de Abū'l-'Abbās Aḥmad b. Sa'īd ad-Darǧīnī intitulée *Kitāb Ṭabaḳāt al-Mašā'iḫ* (*Biographie des Šajḫs*), dont la table des matières a été publiée par Motylinski (2) et dont une très bonne copie se trouve à Lwów (3), nous savons que Wisjānī appartenait à la 12e *ṭabaḳa* (= *classe* — de 50 ans chacune) des šajḫs ibāḍites, c'est-à-dire qu'il mourut vers la seconde moitié du VIe siècle de l'hégire (4). L'autre maître de notre auteur faisait partie de la 11e *ṭabaḳa*, c'est-à-dire qu'il vivait vers la première moitié du VIe siècle de l'hégire (5). En combinant ces deux indications, nous pouvons admettre que notre auteur vivait dans la seconde moitié du VIe siècle de l'hégire. La dernière date mentionnée dans la chronique est 557 H. (p. 320 du manuscrit).

Comme les deux šajḫs mentionnés plus haut appartenaient aux tribus berbères du Sud constantinois et tunisien — des pays de Sūf et de Bilād al-Ǧarīd (6) — nous supposons que leur élève devait être également originaire de cette région.

Le texte en question est basé sur les œuvres de Abū'r-Rabī', Abū 'Amr, Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfi, Abū Nūḥ et Abū Sahl. Aussi nous paraît-il utile de dire quelques mots sur ces šajḫs, d'après ce que nous connaissons par la chronique de Darǧīnī et par une autre intitulée *Kitāb as-Sijar* d'Abū'l-'Abbās Aḥmad b. Abū 'Uṯmān Sa'īd aš-Šammāḫi, auteur ibāḍite nord-africain du XVIe siècle (7).

Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjānī appartenait, comme l'indique sa *nisba*, aux B. Wisjān وسيان ou Wāsīn واسين fraction des Zanāta, qui habitaient entre autres la Ḳasṭīlija, c'est-à-dire le Bilād al-

(1) Voir plus bas.
(2) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 40-43.
(3) N° 275 de la collection de l'Université.
(4) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.
(5) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.
(6) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f°s 146, recto ; 147, recto, et 154, recto.
(7) Édition du Caire, 1301 H. ; V. *Bull. de Corr. Afric.*, t. III, p. 47-71.

Ğarīd (1). D'après ce que nous disent Darğīnī et Šammāḫi, Abū'r-Rabī' était un des plus illustres historiens et biographes ibāḍites et l'auteur d'une *Sīra* ou biographie (2).

Šajḫ Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḫalīfa as-Sūfī al-Marǧanī était originaire du Sūf (ou Asūf, aujourd'hui el-Oued, dans le Sud constantinois) et paraît avoir appartenu à une fraction de la grande tribu berbère de Lawāta qui, un siècle auparavant, habitait le Sūf (3). Il est l'auteur d'une œuvre historique ou biographique connue sous le titre de *Su'ālāt* (*Interrogations*), souvent citée par Šammāḫī (4).

Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfi, un des plus savants auteurs ibāḍites, appartenait à la tribu berbère de Tenāwata ou Tenāwat, qui habitait le pays de Nefzāwa (5). Une partie de cette tribu devait habiter également Wārğlān (aujourd'hui Ouargla), où nous retrouvons Abū 'Ammār. Parmi ses œuvres, dont les listes, incomplètes d'ailleurs, sont données par Barrādī (6) et Šammāḫī, devait se trouver une sorte de *Ṭabaḳāt* (classes des šajḫs), dont mention est faite par Darğīnī qui nous dresse, dans la première partie de sa chronique, une liste chronologique des šajḫs, d'après une œuvre d'Abū 'Ammār (7). Une liste anonyme des šajḫs antérieure au VIIe siècle de l'hégire, nous cite comme sa source le *Muḫtaṣar* (*l'Abrégé*) d'Abū 'Ammār (8).

Abū Nūḥ Ṣāliḥ b. Ibrāhīm b. Jūsuf al-Mazātī était l'auteur d'un *Kitāb* historique cité dans la même liste (9). On lui attribuait également le *Kitāb as-Su'ālāt* (*Livre des Questions*), œuvre composée, comme nous l'avons vu, par Abū 'Amr (10). Il vivait un peu après Abū 'Ammār et il cite des passages de l'œuvre de ce dernier (*Kitab as-Sijar*, p. 469).

(1) E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, Alger, 1878, p. 207-8, 249, 288 ; Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. III, p. 301.

(2) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 156, recto ; *Kitāb as-Sijar*, p. 454.

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 519.

(4) *Kitāb as-Sijar*, p. 441 : le catalogue des livres ibāḍites d'al-Barrādī (v. rem. 21) appelle cette chronique *Su'āl* (*Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 27).

(5) *Kitāb as-Sijar*, p. 529.

(6) Auteur ibāḍite nord-africain du XVe siècle de notre ère ; V. *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

(7) Manuscrit 275 de Lwów, f° 3 recto, 4 verso.

(8) *Kitāb as-Sijar*, p. 598 ; *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 71.

(9) *Kitāb as-Sijar*, l. c. ; *Bull. de Corresp. Afric.*, l. c.

(10) *Kitāb as-Sijar*, p. 524 ; un *Kitāb as-Su'ālat* a été composé également par un certain Abū

Šajḫ Abū Sahl est cité dans la liste anonyme sous le nom d'Abū Sahl Ibrāhīm b. Sulajmān et par Šammāḫī sous celui d'Abu Sahl Jaḥjā b. Sulajmān b. Wīğmen (1). Il vivait à Wārğlān. Son fils Dāwūd était contemporain d'Abū Muḥammad al-Lawātī qui mourut en l'an 538 de l'hégire (2). Ainsi, Abū Sahl devait vivre vers le Ve siècle de l'hégire. La famille d'Abū Sahl était originaire de la tribu des Mazāta.

Les textes berbères, dont la publication est le but de notre article, se trouvent aux pages 196-201, 209, 268-270, 316, 331 et 343 du manuscrit. Ils sont pourvus de voyelles, ce qui facilite la compréhension de ces phrases. Presque chaque texte a son pendant arabe : une traduction ou une explication. Nous avons réussi à découvrir pour plusieurs de ces versions des variantes arabes dans des œuvres de Darğīnī et de Šammāḫī, que nous donnons en note.

Nous laissons aux spécialistes le soin d'examiner les questions d'ordre purement philologique. Nous faisons néanmoins remarquer que le plus grand nombre de ces textes paraît appartenir au dialecte des Nafūsa tripolitains, qui constituait déjà à l'époque de Darğīnī (XIIIe s. de n. e.) un idiome à part اللغة النفوسية la langue nafūsienne (3).

La langue arabe de la chronique est pleine de fautes et d'expressions vulgaires ; son style paraît même être au-dessous de celui du livre d'Abū Zaḳarijā' al-Wārğlānī.

1

La première série des phrases berbères (p. 196-201 du ms.) nous conduit au Ğabal Nafūsa en Tripolitaine, habité par la puissante tribu berbère ibāḍite des Nafūsa, et se rapporte au pieux et opulent šajḫ Abū 'Uṯmān al-Mazātī ad-Daǧmī et à sa fille Menzū منزو . D'après Darğīnī,

Mūsā 'Isā an-Nafūsī, d'après les récits d'Abū Nūḥ (*K. as-Sijar*, ibidem). On trouvera quelques remarques sur les œuvres mentionnées plus haut dans la *Biographie Ibāḍite-Wahbite* de Z. Smogorzewski, que nous comptons publier prochainement. Šammāḫī nous cite comme une de ses sources un certain Abū Nuḥ b. Jūsuf, peut-être identique à Sāliḫ b. Ibrāhīm (*Sijar*, p. 452).

(1) *Kitāb as-Sijar*, p. 507.

(2) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 142, recto ; *Kitāb as-Sijar*, p. 508, 440 et 437.

(3) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso.

Abū ʿUṯmān, qu'on appelait au Ǧabal Nafūsa Bāṭemān باطمان , appartenait à la 5e *ṭabaḳū* des šajḫs ibāḍites, c'est-à-dire à la catégorie des šajḫs qui vivaient dans la première moitié du IIIe siècle de l'hégire (1). Comme l'indique sa *nisba* il faisait partie de Daǧma (Daǧama) ou Dakama, une sous-tribu de Mazāta (2) et il s'était établi dans les montagnes de Nafūsa (3). Cette fraction des Mazāta dont Abū ʿUṯmān tirait son origine, habitait vers cette époque au nord du Zāb, un peu à l'est de Madīna al-Ġadīr (aujourd'hui Bordj Redir dans le département de Constantine). Un géographe arabe du Xe siècle de notre ère, Ibn Hawḳal, y plaçait la localité de Dakkama دكمة qui se trouvait au milieu des possessions des Mazāta (4). La localité du Ǧabal Nafūsa dans laquelle Abū ʿUṯmān s'établit s'appelait Diǧ ديج, Diǧī ديجى , ou Deǧǧī دجى (5) qui est, d'après Motylinski, la même que Deggi, village de la région de Nalut (anciennement Lālūt) dans la partie ouest du Ǧabal Nafūsa (6).

Voici le récit de notre auteur, fait d'après Abū' r-Rabī', Abū Nūḥ et Abū Sahl :

Une fois, le pieux Abū ʿUṯmān se rendit au puits pour y puiser de l'eau. Il n'y trouva personne pour tenir la bouche de son outre. Il aperçut alors un chacal et lui demanda ce service en berbère (p. 196) :

I

وَارْ سْدنوس غاس شك غف و امان أكلد أطف ايديك ايتلاف انولي

La traduction arabe donnée par la chronique est la suivante :

(7) تعال امسك لى هنا لم اجد غيرك ياافة الغنم

(1) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso-90, verso ; *Bull. Corresp. Afric.*, t. III, p. 41 ; *Kitāb as-Sijār*, p. 205-209.

(2) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, éd. de Slane, t. I, p. 147 (trad. I, p. 171).

(3) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso.

(4) *Bibliotheca Geogr. Arabic.*, t. II. Lugd. Batav., 1873, p. 62.

(5) P. 196 et 205 du manuscrit, *Kitāb as-Sijar*, p. 205.

(6) *Le Djebel Nefousa*, Paris, 1899, p. 101.

(7) « Approche-toi et tiens-moi (la bouche de l'outre), car je ne trouve personne d'autre ici

Le loup répondit en berbère :

II

أول أتهدورت أنغ أباثمان ورتكنيز أم شك تولييز

que le chroniqueur a traduit par :

(1) ذلك معيشتى يا ابا ثمان لم احزن مثلك الشعير الحولى

Dans une année de disette et de stérilité, le jardin d'Abū ʿUṯmān restait verdoyant, grâce à ses dévotions. Un homme doué du « mauvais œil » vint à passer et causa la ruine immédiate du jardin. Abū ʿUṯmān le maudit en prononçant en berbère les paroles suivantes (p. 197 du manuscrit) :

que toi, oh ! fléau des troupeaux ». Darǧīnī qui connaissait une phrase berbère correspondant à celle-ci la traduit en arabe, sans donner malheureusement son équivalent berbère (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso :

لم نجد (!) اليوم على الماء سواك فهلم فامسك لى فم السقاية (!) ياقة الغنم

« Je ne trouve aujourd'hui sur l'eau (à l'abreuvoir) personne d'autre que toi. Tiens-moi la bouche de l'outre, ô fléau des troupeaux. » Šammāḫī (*Kitāb as-Sijar* p. 205) qui cite ce fait d'après Darǧīnī, change un peu :

لم اجد على الماء غيرك فامسك لى فم السقا (!) ياآفة الغنم

« Je ne trouve sur l'eau (à l'abreuvoir personne) autre que toi. Tiens-moi la bouche de l'outre, ô fléau des troupeaux ».

(1) « C'est ma nourriture, ô Abū Ṭemān ; je n'emmagasine pas, comme toi, l'orge de la saison. » Darǧīnī, qui connaissait cette phrase en berbère, nous en donne la traduction suivante (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso) :

أنا ساع فى تحصيل معيشتى اذ لست مثلك ياباثمان تدخر الشعير الحولى

« Moi, je m'efforce de me procurer ma nourriture, n'étant pas comme toi, ô Bā Ṭemān, qui conserves pour toi (jalousement) l'orge de la saison ». La version de Šammāḫī est à peu près la même (*Kitāb as-Sijar*, p. 205) :

أنا ساع فى تحصيل معيشتى و لم ادخر الشعير لحولى (!) مثلك يا ابا ثمان

« Moi, je m'efforce de me procurer ma nourriture et je ne conserve pas comme toi, o Abū Ṭemān, l'orge de la saison ». A. de C. Motylinski nous a donné la traduction de ce dialogue entre Abū ʿUṯmān et le chacal, d'après une chronique anonyme qu'il supposait être *Sījar Nefūsa* (*Djebel Nefousa*, p. 101, rem. 2).

III

تَفُّودْ تَجَمِّى جَازْ دَايُوشْ تَيِّيُوفَتْ دَجْ وَرْيَصْنَعْ تَتْوِيرَتْ أَتْلَقِّوِينْ

Traduction arabe (p. 197) :

يا من عان جنانى اماتك الله فى غير حضرة احد و لا وصية (1)

La fille d'Abū 'Uṯmān Menzū منزو était très pieuse. Elle avait un mari méchant qui lui faisait subir toute sorte d'humiliations. Une fois, une caravane de Ǧādū (2) passait auprès de sa demeure, située loin des habitations humaines, et les gens qui la composaient entendirent la voix de Menzū qui se plaignait ainsi en vers berbères (p. 198 du manuscrit) :

IV

مَصِّى أَنَّوْ دَايَحَلْ مَقَّرْ انَاكْنَا أَيَدَّا أَيَنُوْ أَشَجْمَطِغْ وَ مَرْكَنَّوا أَوَلْ أَجِيغْ

تَسْخَا غَفْ وَرْسَقَعْ أَمَطَّا جِيعْ تَامَنْزُوِيَةْ أَيْتَسَلُّونْ أَوْزُوجِيغْ أَغَّورِيغْ غُومَرْتَنْ يَمَّانْ

أَمِيدَّانْ يَفَحَدَنْ أَوْقِيدْ غَفْ يُوشْ أَمْرِينِى

L'auteur de notre chronique en donne une traduction incomplète :

لا احد يزور فى (!) الله احدا فيذهب غم النفوس ويزيل الوحشة (3)

Ces mots furent rapportés à un pieux šajḫ nafūsien, nommé Abū Zakarijā' Jaḥjā b. Jūnus as-Sadrātī qui vint visiter Menzū, accompagné d'Abū

(1) « O toi qui as regardé d'un mauvais œil mon jardin, puisse Dieu te faire mourir sans personne auprès de toi et sans que tu puisses laisser de testament ». Après cette phrase viennent quelques mots dont la compréhension est difficile. Darǧīnī n'a pas reproduit cette phrase. Šammāḫi (*l. c.*) dit tout court :

اللهم امته فريدا و بلا وصية

« O Dieu, fais-le mourir isolé et sans qu'il laisse de testament. »

(2) Capitale de la partie orientale du Ǧabal Nafūsa.

3) « Personne ne viendra-t-il donc jamais visiter pour (l'amour de) Dieu son prochain, pour

'Uṯmān et d'autres šajḫs ibāḍites. Ils séjournèrent plusieurs jours auprès de la malheureuse femme. Avant le départ du šajḫ elle dit à Abū Zakarijā' les mots que la chronique nous donne d'après Abū Nūḥ (p. 200 du manuscrit) :

V

تَكَّسَطْ وَارُوجَنْ تَمْلِيطْ تُوسُنَةْ أَيَسْدَرْ أَيَلْغَنْ فَادْ أَسْ أَنْ تَصْرِيرَنْ

Traduction arabe (p. 199) :

ازلت عنى الوحشة و علمتنى العلم لم ترى العطش يوم المرورات (1)

Le šajḫ Abū Zakarijā' lui répondit (p. 200 du manuscrit) :

VI

أَسْ أَنْ تَنَيِّمِّرِينْ

L'auteur de notre chronique qui cite cette réponse toujours d'après Abū Nūḥ l'a traduite en arabe d'une façon plus longue (p. 199) :

ليس كذلك و لكن قولى ازلت عنى الوحشة و علمتنى العلم يا سدراتى

faire disparaître le chagrin des âmes et en éloigner la solitude ? » Darǧīnī remarque que les mots de Menzū étaient liés en vers

تكلمت بكلام له وزن فى غناء البربر

qu'il a traduits en arabe (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

الا احد يزور فى الله فيذهب غم النفوس و يزيل الوحشة

« Personne ne viendra-t-il donc jamais visiter pour (l'amour de) Dieu (son prochain) pour faire disparaître le chagrin des âmes et en éloigner la solitude ? » Šammāḫi donne la même phrase que Darǧīnī en ajoutant seulement après فيذهب le mot عنا « de nous » (*Kitāb as-Sijar*, p. 207).

(1) Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse. Puisses-tu ne pas connaître la soif pendant les jours de traversées ». Darǧīnī cite à peu près les mêmes paroles (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

ازلت عنى الوحشة و علمتنى العلم يا سدراتى لا عطشت يوم المرورات

« Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse, ô Sadrātī, puisses-tu ne pas avoir soif pendant les jours de traversées ».

لم ترى العطش يوم الشدايد يا سدراتي لأنّ المروزات المفاوز الدنيا و الشدايد جمعت الدنيا والاخرة (1)

Abū ʿUṯmān dit alors à Menzū à propos de son cruel mari (p. 200 du manuscrit, toujours d'après Abū Nūḥ) :

VII

أرينت تر أشغم شم أتل أيو شم ورنويد أكسيلي أكسيلي

صصيدن تورد تامسوان وسان يمت ويمتان بلد ومونس أس فلام

La traduction arabe ne paraît pas être très exacte (p. 199 du manuscrit) :

سبق القضاء يا بنيتي وزوجتك لمن لا يحبني و لا يحبك و لا احبه انه (!)

اصبري عشرة ايام يموت من يموت و ينقطع عنك السوء والنصب (2)

(1) « Ce n'est pas ainsi, mais dis (moi) : Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse, ô Sadrātī. Puisses-tu ne pas connaître la soif pendant les jours de calamité, parce que les jours difficiles (les jours de traversées) sont les déserts d'ici-bas et les calamités sont communes à ce monde et l'autre. » Darǧīnī donne une version un peu différente de celle de notre chronique. (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

لا تقولي يوم المروزات بل قولي يوم الشدايد

« Ne dis pas « jours difficiles » (jours de traversées) mais dis « jours des calamités, etc. ». Ce n'est que l'expression يوم الشد ايد qui correspond aux paroles berbères citées plus haut.

(2) « La destinée en a décidé ainsi, ô ma fille. Je t'ai mariée à celui qui ne m'aime pas et qui ne t'aime pas et que je n'aime pas moi-même. Mais patiente donc dix jours ; celui qui doit périr, périra, ainsi ton mal et ton désespoir cesseront ». Darǧīnī estime que c'est là une poésie berbère : وهذا القول بكلام بربري موزون ايضا. Voici la traduction arabe donnée par lui (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

يا بنيتي قد سبق القضاء بان انكحك من لا حبة (!) و لا تحبينه فاغلك بما أرا فاني (!) تجزعي و لاكن اصبري نانى ارجو الله ا لا تنصرم عشرة ايام و يموت من يموت و يعرج الله عليك و ينقطع عنك النصب

« O ma fille la destinée en a décidé ainsi. Je t'ai mariée à quelqu'un que je n'aime pas et que

Un fait encore concernant Menzū nous est raconté par notre auteur, toujours d'après Abū Nūḥ. Lorsque Menzū, après son mariage, s'en alla avec son mari, elle pria ainsi en berbère (p. 199 du manuscrit) :

VIII

مك أكتيغ أيزرلوفن أن تمسي ياوز نيطس أل نسديد أراز مك أتوطون

La traduction de cette phrase manque dans la chronique ainsi que dans les récits correspondants chez Darǧīnī et Šammāḫī.

Un jour Abū ʿUṯmān voulut se rendre en pèlerinage à la Mecque en compagnie d'un autre šajḫ, Abū Muhāṣir Mūsāb. Ǧaʿfar, qui essayait de le persuader de rester au Ǧabal Nafūsa. Alors Abū ʿUṯmān lui dit en berbère (p. 200 du manuscrit) :

IX

تنويط أبو جعفر أد نقمغ أزدفرك أل نسفر أد أل أنغ الغمان

Traduction arabe (*ibid.*, p. 200) :

و تقولى ذلك يا موسى بن جعفر تبقى (!) بعدك لعلنا (!) نرعى (!) الغنم والابل (1)

tu n'aimes pas et qui a agi avec toi, comme je viens de le voir. Ne t'afflige pas mais patiente, parce que j'ai mis mon espoir en Dieu, et dix jours ne se passeront pas sans que celui qui doit périr périsse : Dieu s'occupera de toi et ton malheur cessera ».

(1) « Tu me demandes, ô Mūsā b. Ǧaʿfar, de rester ici après ton départ? Est-ce pour garder les brebis et les chameaux ? » Chez Darǧīnī (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 90, recto) on trouve une variante quelque peu différente :

او تقول ذلك يا موسى بن جعفر او ترى انى اقيم بعدك لعلنا (!) نرعى (!) الابل و الغنم

« Est-ce que tu dis (sérieusement) cela, ô Mūsā b. Ǧaʿfar ? Estimes-tu que je resterai après ton départ pour garder des chameaux et des brebis ? » Šammāḫī (*Kitāb as-Sijar* p. 209), qui cite ce

Alors ils partirent vers l'Orient avec une caravane, un des pèlerins partagea au cours de la route sa nourriture avec Abū ʿUṭmān. Quand ils arrivèrent dans le Ḥiǧāz, une vieille femme décida le bienfaiteur d'Abū ʿUṭmān à cesser de le nourrir. Notre šaǰḫ irrité dit ceci (p. 200-201 du manuscrit) :

X

نِيوَطْ الحِجَازْ أَنِيمُرَنْ يِمَانْ تَاشْ المَرُوَّتْ يُزْجَ الدِّينْ أَيُو غَرْ يَلَّا سُوشُكْ سُوشُكْ أَزْمَجْلَازْ اِيرْيَانْ اِفْرِنِينْ أَمَا تِيُولِيدْ اَنْ رَنْتَجَمَطْنَتْ فَلَّاكْ

Traduction arabe (p. 200 du manuscrit) :

وصلنا الحجاز موضع كرب النفوس فزالت المروءة و ثبت الدين لمن كان عليه فياسيل اياك اياك المجتازين و دونك دونك العجايز لا تدع من يعبر منهن عليك (1)

fait d'après une chronique antérieure au VIIe siècle de l'hégire intitulée *Kitāb Sijar Mašāʾiḫ Nafūsa*, reproduit la variante suivante :

ا نبقى بعدك لعلنا (!) نرعى (!) الغنم او الابل

« Est-ce que je dois rester après ton départ pour garder les brebis et les chameaux ? »

(1) « Nous sommes arrivés au Ḥiǧāz, lieu de la communion des âmes. La bravoure a disparu et la religion reste à celui qui croit. O cours d'eau garde-toi (de faire du mal) aux passants et inonde plutôt les vieilles femmes. N'en laisse pas une te traverser. » Dans les *Ṭabaḳāt* de Darǧīnī nous lisons (f° 90, recto) :

وصلنا ارض الحجاز موضح كرب النفوس فذهبت المروءة و ثبت الدين لمن كان عليه فيا سيل اياك الرجال ودونك العجايز لا تدع منهن من يعبر(!)

« Nous sommes arrivés à la terre de Ḥiǧāz, lieu de la communion des âmes. La bravoure a disparu et la religion reste à celui qui croit. O cours d'eau garde-toi (de faire du mal) aux hommes et inonde les vieilles femmes. N'en épargne aucune de celles qui (te) traversent ».

2

On trouve une courte phrase berbère à la page 209 du manuscrit dans l'article biographique consacré aux šaǰḫs ibāḍites Abū Bakr an-Numajlī et Abū Muḥammad Kemūs az-Zawāġī. Šaǰḫ Abū Bakr était frère du šaǰḫ Abū ʿAmr an-Numajlī, qui vivait dans la seconde moitié du IVe siècle de l'hégire (1) et qui était un des chefs de l'île de Ǧarba (2), où les Ibāḍites-Wahbites habitaient à côté des Nukkārites et des Ḥalefites. Tous les šaǰḫs mentionnés plus haut périrent, tués dans une bagarre par les soldats d'al-Muʿizz b. Bādīs (3). Après quoi, les pieux ibāḍites, qui parcouraient le champ de bataille pendant la nuit pour ramasser leurs morts, entendirent une voix mystérieuse qui dit en berbère ce qui suit :

XI

أَوِينْغِنْ بُوبَكْرْ النَّمَيْلِي يَفْتَا العَزَّانَكْ أَمْ وَيْلَالْ اِيُوطَّا اَفْتَانْتَاسْ تَارْجِلِينْ

Traduction arabe :

يا من قتل ابا بكر تفرق عزك كمثل الرخم اذا وقع ريشة ريشة (4)

Cette phrase berbère s'est conservée aussi dans la chronique de Wisjānī, qui la cite d'après un certain Abū'r-Rabīʿ, c'est-à-dire Abū'r-Rabīʿ

(1) Darǧīnī (*Kitāb Ṭabaḳāt* f° 106, verso) le place dans la huitième *ṭabaḳa ;* v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, III, p. 41.

(2) Šammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 372.

(3) *Kitāb Ṭabaḳāt*, l. c. ; *Kitāb as-Sijar*, l. c.

(4) « O toi qui as tué Abū Bakr, puisse ta force s'effondrer comme (la beauté) du vautour quand il perd une à une ses plumes. » Dans *Kitāb Ṭabaḳāt* on trouve une traduction un peu différente de cette phrase (f° 106, verso) :

يا قاتل ابا عمرو النميلى شتت الله شملك وازال عزك

« O toi qui as tué Abū ʿAmr an-Numajlī, que Dieu dissipe ta puissance et anéantisse ta force ! » Šammāḫī, qui donne la traduction arabe de cette phrase, apparemment d'après Darǧīnī, omet le mot النميلى (*Kitāb as-Sijar*, p. 373).

Sulajmān b. Iḫlef al-Mazātī, auteur ibāḍite de la seconde moitié du ve siècle de l'hégire (1). Voici cette phrase, page 45 du manuscrit :

اَوِنْغِنْ ابو عمرو النملى يفتا العزّ اَنَّكْ اُمْ وَيْلَانْ اِيوْطًا فَتَانْتَاس يارْجِلِينْ

3

Les pages 268-270 du manuscrit contiennent plusieurs phrases berbères concernant une pieuse femme ibāḍite du Ǧabal Nafūsa nommée Aṣīl : اصيل, laquelle habitait à une époque indéterminée, probablement vers le xie siècle, à Timaṣmaṣ, dans les environs de Lālūt (2). Ces phrases relatent les miracles causés par les prières d'Aṣīl.

Une fois elle voulait aller féliciter quelqu'un à l'occasion d'une naissance, quand tout à coup elle entendit une voix qui prononça ces paroles (p. 268 du manuscrit) :

XII

أَغَرْ تَمَزْيِدَ انَّمْ اَيَصِيلْ تَجَّدْ وَيْتَمَتَّتَانْ وَلَا اَدَغْ وَيْتَلَالَنْ مَكْ تَصْرِيطْ اَنَّ اَزَنْ اَتْوَوْ شَنِين ايو يعَجَّدَنْ تَمَزْيِدَانْ يُوشْ يَتْصَلَّا الشغل اذْ يَدْغَغَنْ احاتيين اَنْفَاظْ تَسَفَّارْ اَتَجْنِينْ وَرَتَنْتْ تَصْكِيدْ الشَّغْلْ اذْ يُدْفَارْ سَمَّطْنِينْ اَتَلْسَطْ تَمَلْسَانْ دِيدِنِّينْ وَرْتَنْزِطِيطْ تَلَطَّنْ أَسَدْ اَمَانْ ضَقِّلَنِينْ اَدْ أَمَّ زُنَنْدمج الميزانَ اَمْ تقيراطين (3)

(1) V. Darǧīnī, *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 127, recto-128, verso ; Šammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 412 ; *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42.

(2) V. p. 208 du ms. ; Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, Journal Asiatique, mai-juin 1899, p. 453.

(3) On retrouve cette phrase, dans une chronique ibāḍite, rédigée comme la nôtre, d'après Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as- Sallām al-Wisjānī et Abū 'Amr. La copie de cette chronique était en possession de Motylinski, qui nous a donné dans son article sur *Le nom berbère de Dieu*

Traduction arabe (p. 269 du manuscrit) :

امضى مسجدك يا اصيل و دعى من يموت و من يولد لو رايت الثواب الذى يتلقى من يزور مسجد الله للصلاة لا تشتغلى با لاحجار الذى (!) يغتر بها (!) تدخل (!) البيوت العاليات التى لم تبنها (!) لا تشتغلين (!) بالسبرات و البرد تلبسي ثيابا رقاقا لم تنسجيهن تبكين اليوم ماء حارا يوزن لك فى الميزان كالقراريط (1)

Ce qui suit est un mélange de phrases berbères et arabes, dont l'interprétation est difficile. En outre, certaines phrases arabes paraissent être une traduction des phrases berbères en question (p. 269 du manuscrit) :

وذكر انها رفعت الماء لغسلها للصلاة (2)

XIII

وَرَاجيغ اْدَ مِدَّانَتْ تُصَلَّا اذْ يَسُّور وَزَنُجُوم اَذَادَّغ نَفَغْ اسْ وَامَان فاجابها فقال (3)

XIV

اَدَادَّغْ مَدَّينَتْ تَصَلِّيتِينْ اذْ يَسُّور وَزَ نُجُومْ الجين ورزان يوش ايوفيت

(Revue Afric., 1905, p. 143-146) le texte berbère de cette phrase, sa transcription et sa traduction française.

(1) « Va à ta mosquée, ô Aṣīl, laisse ceux qui meurent aussi bien que ceux qui naissent ; si tu voyais les récompenses qui sont données à celui qui visite la mosquée de Dieu pour y prier, tu ne t'occuperais pas assurément des pierres qui l'entourent. Tu entreras dans de grandes demeures que tu n'as pas construites ; ne t'inquiète pas des fraîches matinées et du froid, tu revêtiras des habits fins que tu n'as pas tissés. Tu pleures aujourd'hui une eau chaude (des larmes chaudes) qui te seront pesées dans la balance comme des k'irat'. »

(2) « On raconte qu'elle avait pris de l'eau pour ses ablutions de prière. »

(3) « Elle (la voix) lui répondit en disant. »

فقالت اشك واخاف انلا تتم (!) الصلاة مختلطة بهموم و وساوس فقد خل (!) بالخلق ما وجدوا فقال لها يوما (1)

XV

مك تلسيط تاكَبّتْ توشطْ ايلوان تتفطن ايصيل ايذُ نَكْمُرَنْ يَمَانْ

أذا لبست جبة و اعطيت الخلق من ثيابك تجدها وقت الضيق على القلوب (2)

Une autre fois, pendant qu'elle faisait l'aumône de la viande aux orphelins, la voix mystérieuse lui dit (p. 269-270 du manuscrit) :

XVI

مك تشيطْ ايصيدَنَنْ توشد ايصيل تيجلين اللقين غفْ زلماط ور اسمين

D'après une tradition, Aṣīl avait comme servante une pauvre orpheline, qu'elle cherchait à marier. La même voix lui dit alors (p. 270 du manuscrit) :

XVII

تملك دج ايجنون ابستين ايجين وانجلوسن اغرنذس مومن او وكيل

Traduction arabe :

ملكت فى السماء السبع (!) شهدت الملايكة فنادوا بمومن بن وكيل (3)

Cependant Mu'min, qui a été indiqué par cette voix comme le futur mari de l'orpheline, revint de Tadmekket, où il séjournait, mais épousa une autre femme. Aṣīl resta peinée, mais la voix lui dit :

(1) Elle (Asil) dit : « Je doute et je crains de finir ma prière, troublée par des préoccupations et des tentations. Alors elle a laissé aux gens tout ce qu'ils ont trouvé ? Et elle (la voix) lui dit un jour. »

(2) « Si tu revêts la ǧubba et si tu donnes aux hommes [le reste de] tes habits, tu les retrouveras le jour où les âmes n'auront plus d'issue ».

(3) « Elle a obtenu sa dot dans les sept cieux. Les anges en furent témoins, acclamèrent (comme mari) Mu'min b. Wakil ».

XVIII

ورْ تشنت ترا امْدور تشنت يترانْ دَمْ رَبّنَا يسجّدْ اطرتَنْ ايصيل

Traduction arabe :

ما يمحوا (!) الكتاب كما لا يمحوا (!) الكواكب السماء انظرى تراها يا اصيل (1)

En effet, peu de temps après, la femme de Mu'min b. Wakīl mourut, et celui-ci épousa l'orpheline.

Les gens accusaient celui qui parlait à Aṣīl d'être un ǧinn. Alors la voix dit :

XIX

انما العام الجيلان اجنى ناونَجنْ اُ ماويَتْ

Traduction arabe (p. 270 du manuscrit) :

اخبرك اخبار الهدى فجعلونى جنيا (2)

4

C'est toujours au Ǧabal Nafūsa, que nous mène l'article consacré à une pieuse femme, ancienne esclave affranchie, nommée Tūǧnīt توجنيت ou Tūǧīna توجينة et au šajḫ ibāḍite Abū'l-Ḥajr az-Zawāġī. Ce dernier était originaire, comme l'indique sa *nisba*, de la ville ibāḍite de Zawāġa, située sur la côte de la Tripolitaine, et il vivait à l'époque d'al-Mu'izz b. Bādīs, c'est-à-dire vers la seconde moitié du IVe siècle de l'hégire (3). Le récit contenu dans la chronique ressemble beaucoup à celui du *Kitāb Sijar*

(1) « L'écriture (la destinée) ne s'efface pas, comme ne s'effacent pas les astres célestes. Regarde et tu les verras, ô Aṣīl. »

(2) « Je t'annonce de bonnes nouvelles et ils m'ont pris pour un ǧinn. »

(3) Šammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 336-337.

Mašā'iḥ Nafūsa, chronique nefūsienne de 599 de l'hégire, citée dans l'œuvre d'aš-Šammāḫī (1). C'est pour cela que nous supposons qu'une courte phrase berbère qui fait partie du récit du manuscrit doit appartenir au vieux dialecte du Ǧabal Nafūsa.

Une fois Abū'l-Ḥajr vint à l'oratoire d'Abū 'Ubajda, situé à Iǧnāōn, dans les environs de Ǧādū (2). Il y vit Tūǧnīt qui priait. Alors il la supplia de lui donner à boire et elle lui donna du lait de son outre. Après, il voulut faire ses ablutions, et il lui demanda de l'eau qu'elle lui offrit toujours de la même outre. Alors Abū'l-Ḥajr étonné dit (p. 270 du manuscrit) :

XX

تجيظْ اوَان تجينة تيتزنين اي تجينة أَسْوِيغْ أَغ نَسِرْدْ أَ سْوَامَانْ

Traduction arabe :

(3) عملت ما لم تعمل العريقات اي توجينة شربت اللبن و غسلت بالماء

5

Dans un article biographique basé sur Abū Nūḥ et un certain Abū 'Abdallāh (4), consacré au célèbre théologien ibāḍite du IVe siècle de l'hégire Abū Nūḥ Sa'īd b. Zengīl al-Maṭkūḍī al-Mazātī (p. 316 du manuscrit) (5), nous avons remarqué trois mots berbères, épithètes de Dieu,

(1) *Kitāb as-Sijar*, l. c. ; Basset, *les Sanctuaires*, J. A. 1899, juillet-août, p. 109.

(2) Šammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 337 ; Basset, *Les Sanctuaires du Djebel Nefousa*, J. A., 1899, juillet-août, p. 95-99.

(3) « Tu as fait ce que ne feraient pas des filles nobles, ô Tūǧīna ! J'ai bu du lait et je me suis lavé avec de l'eau. »

(4) Je crois que ce docteur est identique à Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Bakr an-Nafūsī, savant ibāḍite du Ve siècle de l'hégire (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 110, recto-115, verso ; *Bullet. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42 ; Sammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 374 et suiv.).

(5) D'après *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 102, verso, il appartenait à la huitième *ṭebaḳa* ; v. *Bull. de Corresp. Afric.*, III, p. 41. On sait d'une liste anonyme des šajḫs ibāḍites, qu'il était originaire des Mazāta (*Kitāb as-Sijar*, p. 561, cf. remarque 23). Il habitait du côté de Ḳaṣṭīlija et des pays du Zāb (Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, p. 288-310).

contenus dans une controverse entre Abū Nūḥ et un autre théologien, Abū'l-'Izz b. Ǧadūla al-Ilajānī اليلياني (1).

Ces appellations sont :

XXI

يسل يزر يدر et signifient d'après Abū'l-'Izz (4) حيّ (3) بصير (2) سميع. On retrouve ces mots aussi chez Šammāḫī (5).

6

On trouve encore une phrase berbère dans un récit concernant le šajḫ ibāḍite Abū Zakarijā' b. Abī Meswer, sans doute Abū Zakarijā' Faṣīl b. Abī Meswer qui vivait, d'après Darǧīnī, dans la première moitié du IVe siècle de l'hégire (6).

Il appartenait à la tribu berbère des Irāsen يراسن ou Ihrāsen يهراسن et habitait avec une partie de sa tribu l'île de Ǧarba (7). Le récit du manuscrit est basé sur Abu 'Amr. La phrase berbère qui y est contenue appartient-elle au parler de Ǧarba ? A cette question seule une analyse philologique peut nous répondre.

D'après notre manuscrit, après la mort de Mūsā, frère d'Abū Zakarijā',

(1) D'après la liste anonyme des šajḫs ibāḍites, son nom est Abū'l-'Azīz Ḥadūla al-Ilajānī. La sous-tribu mazātienne des B. Ilajan يليان participait vers 968 de notre ère au siège de la ville de Bāǧāj, dans les environs de laquelle elle avait son domicile. Ce siège était l'œuvre de l'ibāḍite Abū Ḥazer Iǧlā (Abū Zakarija', *Sijar*, Ms. de Lwów, f° 59, verso ; Masqueray, *Chronique*, p. 298 et 302, n. 1). Masqueray a au lieu de Ilajān : Aïl Aïân (p. 298). Je crois que cette tribu de Ilajān est identique à la tribu mazātienne des بلايان, dont nous parle Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*, éd. de Slane, t. I, p. 147, trad., t. I, p. 171).

(2) « Écoutant ».

(3) « Perspicace ».

(4) « Vivant ».

(5) *Kitāb as-Sijar*, p. 496. On y retrouve seulement يزر يدر. Le premier mot est omis.

(6) *Kitāb Ṭabaḳat*, f° 105, recto-105, verso ; v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 41.

(7) Darǧīnī, *Kitāb Ṭabaḳāt*, l. c. ; Šammāḫī, *Kitāb as-Sijar*, p. 371-372.

les gens réunis auprès de lui entendirent une voix mystérieuse qui disait (p. 331 du manuscrit) :

XXII

انان اَيَصوَدَ يَمَانْ دامو ادَجْ اَيْتُ الجنة داسولْ دَجْ ايْت الدنية يَيَاسْ الدين
يَايُفَارَتْ دِمَارْ يزوح يفوا

Voici la traduction donnée par le manuscrit :

اى فتى مات هنا قد سبق اهل الدنيا نشوط ذو عزة فى اهل الجنة لذلك صار
دينه له فبذلك يمشى كما يريد غدا (1)

7

Aux traditions des Ibāḍites du Sūf appartient un récit concernant une pieuse vieille femme nommée Sārat سارت (p. 343-344 du manuscrit). Quoique l'auteur ne nous dise pas où il avait recueilli cette tradition, nous croyons pouvoir l'attribuer à l'historien ibaḍite Abū ʿAmr ʿUṯmân b. Ḫalīfa as-Sūfī souvent cité dans le manuscrit, qui, comme l'indique sa *nisba*, était originaire du même lieu que Sārat et qui devait s'occuper dans sa chronique des biographies de ses compatriotes.

D'après notre manuscrit, Sārat appartenait à une fraction de la tribu berbère de Lawāta qui habitait dans le Sūf (2). Elle était contemporaine du šajḫ Idrīs b. Zakarijā' surnommé Ibn aṭ-Ṭawīl (3), qui vivait lui-

(1) « Quel adolescent mourut ici ? Il a devancé les gens de ce monde, animé d'un grand zèle et puissant parmi les gens du paradis? C'est pour cela que sa croyance lui est propre (?), et c'est pour cela qu'il ira demain (dans l'autre monde) à sa guise. » Cette phrase n'est pas très claire.

(2) Pour la première fois on rencontre le nom de Sūf (ou Asūf) dans le *Kitāb as-Sijar*, dans un article biographique consacré au šajḫ Abū Nūḥ Saʿīd b. Zanġīl, qui vivait vers la moitié du VIe siècle de l'hégire. Ce pays était, à ce moment-là, habité par les Ibāḍites et restait en relations étroites avec les villes de Tūzer et Ḳanṭrāra en Ḳaṣṭīlīja, le Bilād al-Ǧarīd d'aujourd'hui (*Kitāb as-Sijar*, p. 360 et 362). A côté de Sūf lui-même, il y avait une autre localité appelée ar-Rimāl, séparée de Sūf par des dunes, d'où était originaire Sārat (*Kitāb as-Sijar*, p. 519).

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 506.

même à l'époque du šajḫ Sulajmān b. Mūsā (1). Or, nous savons que ce dernier vivait vers la seconde moitié du Ve siècle de l'hégire (2). Ainsi Sārat devait vivre vers la même époque. D'après Šammāḫī, à son époque existait un poème berbère الشعر بلغة البربر concernant les miracles de Sārat, dont Šammāḫī s'est servi, en l'abrégeant et en le traduisant en arabe (3). Les phrases berbères contenues dans notre manuscrit ont sans doute été extraites de ce poème, conçu probablement en dialecte du Sūf.

Une fois, pendant la période de disette, Sārat voulait manger un peu de sa provision de dattes qu'elle avait cachées dans une cruche. Alors elle entendit une voix qui lui dit en berbère (p. 343 du manuscrit) :

XXIII

اَلَوضْ (!) ميدَّقْ (!) اَسَارَتْ الْوَلَتْ اسِّجِّيرْ اُشُّو (4)

Traduction arabe :

جاع الناس ياسارت لا تكثرين الاكل (5)

Touchée par ces mots, elle fit l'aumône de toutes ses dattes, et la voix lui dit pour la seconde fois :

XXIV

اَتَمُويَمَنْ اَيَنِّينْ اَسَارَتْ استوطَطْ الجَنَّة

(1) *Kitāb as-Sijar*, p. 507.

(2) Darǧīnī, *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 132, verso-133, recto ; v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42.

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 520.

(4) Grâce à un heureux concours de circonstances nous avons pu nous procurer quelques feuilles d'un très ancien manuscrit, dont un examen minutieux nous permit de constater qu'elles étaient les pages finales de la chronique en question. Dans une de ces feuilles se trouve le commencement de l'article consacré à Sārat avec le texte de cette phrase berbère que voici :

اَلُّوص ميدَّن اَسَارَتْ الوَالت اسِّجيتْ سُّو

(5) « Les gens ont faim, ô Sārat, ne mange pas beaucoup ! »

Traduction arabe :

(1) ميمون جرة اصيبت بها الجنة

Voilà tous les fragments berbères que nous avons réussi à recueillir en feuilletant le manuscrit en question. Il contient en outre un grand nombre de noms curieux de forme berbère, dont voilà quelques exemples : Irṣūksen يرصوكسن (p. 193), Felfūs فلفوس, Mīdfān ميدفان (p. 205), Takesint تكسينت, Abālī ابالى (p. 206), Jālūt ياوت, Telūlī تلولى, Temṣūla تمصولة, Iblāsen ابلاسن, Iṣlūken يصلوكن, Zūreg زورغ, Asit اسيت, Sergenīt سرغنيت, Abūb ابوب (p. 207-208).

TADEUSZ LEWICKI.

(1) « O cruche fortunée, par laquelle est obtenu le paradis ! »

NOTE ADDITIONNELLE

Il apparaît de certaines phrases ou membres de phrases dont l'interprétation n'offre aucun doute :

1. Que la transmission n'est pas toujours correcte et qu'il y a dans le texte berbère des fautes imputables au ou aux copistes ;

2. Que la traduction arabe est inégalement fidèle : très précise dans certains points, en d'autres elle s'écarte nettement du texte berbère, qu'elle soit, en particulier, ou allongée ou raccourcie ;

3. Que la langue, par sa phonétique, sa morphologie, sa syntaxe est directement comparable à celle des parlers actuels ;

4. Que les obscurités viennent soit du vocabulaire, soit de l'altération du texte : à cet égard, s'il est juste d'admettre que certaines des erreurs peuvent être dues, non à l'ignorance totale du berbère — les mots seraient infiniment plus estropiés — mais à une ignorance tenant à des différences de parlers ou d'époque, il est juste aussi de tenir compte des défaillances d'attention.

La présence de quelques traits dialectaux évidents ne suffit pas pour déterminer linguistiquement à quel ou quels parlers appartiennent ces phrases. Notre connaissance des parlers berbères actuels, à plus forte raison des parlers berbères du passé, est trop insuffisante pour cela, et ce n'est pas une raison parce que nous avons cru lire tel verbe, *ftu*, attesté à l'heure actuelle, semble-t-il, seulement dans la Tachelhait, ou parce que le dictionnaire touareg du P. de Foucauld nous a donné des identifications très précises et très nettes, pour en conclure que ce ou ces parlers ont des affinités particulières avec la Tachelhait ou le Ahaggar ; ces ren-

contres tiennent essentiellement aux conditions accidentelles de notre information, et c'est en somme pour des raisons purement extérieures à la langue que nous sommes en droit d'attribuer ces phrases à un ou plusieurs parlers du Djebel Nefousa ou voisins de ceux du Djebel Nefousa.

Il est également impossible, à l'heure actuelle, de faire le départ de ce qui est vivant ou mort dans ces phrases, car nous n'avons pas de glossaire complet du berbère, même limité au Djebel Nefousa : sans qu'il y ait là la moindre critique de notre part, les deux ouvrages de Motylinski et de M. Beguinot sont loin d'avoir épuisé l'étude de cette région. Il n'est même pas possible de faire le départ de ce que nous savons ou ignorons à l'heure actuelle; les matériaux recueillis à ce jour sont dispersés, les travaux dont nous disposons sur la langue berbère offrent de grosses difficultés de maniements et même une recherche longue et minutieuse, dont l'effort d'ailleurs ne serait pas proportionné au résultat, ne nous mettrait pas à l'abri d'une omission. C'est dire qu'il ne saurait être question de dégager dès aujourd'hui tous les enseignements que ces textes peuvent nous donner.

*
* *

Et voici d'abord, à la suite d'un premier examen qui n'est pas exhaustif, les phrases ou membres de phrases qui paraissent nettement intelligibles; pour le texte, nous nous sommes contentés d'une translitération sans essayer, comme Motylinski l'a fait pour le texte XII, de l'adapter à la prononciation moderne, c'eût été trop arbitraire et bien des problèmes de voyelles, en particulier, nous auraient gênés. Pour les consonnes, nous avons procédé à quelques corrections, toujours avec la plus extrême prudence, dans le même texte XII, par exemple, nous n'avons pas toujours osé suivre Motylinski :

I. ... ɣās šak ɣaff wāmān, ... aṭṭaf ayaddīd, ay attalāf an wulli.
... seulement toi sur l'eau, ... saisis l'outre, ô fléau des brebis.

II. uwalli at tamaddūrat annaɣ, a bā ṯamān, war naknīz am šak...
Les brebis sont notre subsistance, ô ba taman, nous n'emmagasinons pas comme toi....

III. taffūd taǧammi...
a soif le jardin...

V. takkasaṭ ..., tamlīṭ tūsunat, a yasdar, ... fād as an ...
tu as ôté ..., tu as indiqué la science (religieuse), ô isder, ... la soif, le jour de...

VI. as an... le jour de ...

VII. arīnat tira ; ušɣ-am, šaṃ, a yalli, ayū šam war nuwīd ; aksīli, aksīli... tāmrā n wassān, yammat wi yammatān ; ... fallām.
Sont écrites les Écritures ; je t'ai donné (comme mari), à toi, ma fille, celui-ci qui ne t'a pas traitée avec douceur ; patiente, patiente ... une dizaine de jours, mourra celui qui doit mourir ; ... sur toi.

IX. tanwīṭ, abū ǧaɛfar, ad naqqim (?) azdafr ak .. nasfarad ... annaɣ ilaɣmān.
tu as dit, abu ǧaɛfar, que je reste derrière toi à faire paître (des brebis) ou des chameaux.

X. nīwaṭ alḥiǧāz, ... tāš-almaruwwaṭ, yuzǧa alddīn ayū ɣar yallā ...
Nous sommes arrivés au Ḥiǧaz, ... est partie la bravoure, reste la religion (pour) celui vers Dieu ...

XI. a wīnɣin bū bkar alnnumayli, yaftā alɛazza annak am ... aftānt ās tārǧilīn.
ô celui qui a tué bu bkar alnnumayli, est partie ta force comme ... l'ont quitté les plumes.

XII. aɣar tamazyda annam, ay aṣīl. taǧǧad wa ytamattatān walā adaɣ wa ytalālan ; mak taṣrīṭ arrāzan (?) atwawšanīn ayu iɛaǧǧadan tamazyida an yūš, yatṣllā, alššɣl iḏ yadɣaɣan aḥātyyn, ... tasaffār anaǧnīn (?) war atant taṣkīd ; alššaɣl iḏ ... sammaṭnīn ; atalsaṭ tamalsān (s)dīdannīn war tan ztīṭ : talaṭṭ an as ad amān ẓaqqilanīn ad am mazunan dǧ almīzāna am tqīrāṭīn.
Va à ta mosquée, ô aṣil : laisse celui qui meurt et aussi celui qui naît ; si tu voyais les récompenses qui sont données à celui qui visite la mosquée de Dieu pour y prier, tu ne t'occuperais pas des pierres disper-

sées (?), tu (entrerais) dans des demeures élevées que tu n'as pas construites ; ne t'inquiète pas ... froides ; tu revêtiras des habits fins que tu n'as pas tissés ; tu pleures aujourd'hui une eau chaude qui te sera pesée dans la balance comme des qirat.

XVII. tmlk dğ īğnwn ... stīn ; īğīn wānğlūsn ; aγrn d s mūmn aw (?) wkīl.

elle est mariée dans les sept cieux ; les anges ont été témoins ; ils ont proclamé (comme mari) pour elle mumin fils de wakil.

XVIII. ur tšnt trā am d (?) ur tšn ītrān ... ay ṣīl.

les Écritures ne s'effacent pas, comme ne s'effacent pas les étoiles ..., ô aṣil.

XX. tğīḍ a wār (?) tğīnt ..., ay tğīnt ; aswīγ aγ, nassirad as wāmān.

tu as fait ce que ne feraient pas ..., ô tuğina, j'ai bu du lait, nous nous sommes lavés avec de l'eau.

XXI. yasal, yazar, yaddar, il entend, il voit, il vit.

XXIII. alawuẓan (= əlluẓən) mīddan, a sārat ...

les gens ont faim, ô sarat, ...

XXIV. ... a sārat, a s tiuṭaṭ alğannat.

ô sārat, par laquelle tu as atteint le paradis.

*
* *

Voici maintenant des exemples de fautes, probables ou manifestes, imputables au ou aux copistes :

Texte	I :	أَيَدِّيكْ	au lieu de	أَيَدِّيدْ
—	II :	أَتَّهَدُّورَتْ	—	أَتَّمَدُّورَتْ
		تَكْنِيزْ	—	نَكْنِيزْ

Texte	IX :	نَسْفَرْأَدْ	au lieu de	نَسْفَرَدْ
—	XII :	أَنَّ أَزَنْ	—	أَرَّازَنْ
—	XX :	اوْان	—	... وارْ
		تجينة	—	تجينت
—	XXIII :	أَلَوْضَ	—	الَّوْضَنْ
		ميَّدَقْ	—	مِيَّدَنْ
		اسِّجِّيرْ	—	... جِّيت

*
* *

Il est évident, au seul aspect extérieur, que la traduction du texte IV est considérablement abrégée. Inversement, au texte III, surtout au texte VI, et aussi au début du texte VII, nous avons une paraphrase plus qu'une traduction. On en jugera par ce début du texte VII :

Je t'ai mariée à celui qui ne m'aime pas et qui ne t'aime pas, et que je n'aime pas moi-même...

au lieu de :

Je t'ai donné (comme mari), à toi, ma fille, celui-ci qui ne t'a pas traitée avec douceur...

Enfin, sans qu'il y ait disproportion d'étendue, la traduction de l'arabe ne semble pas donner les résultats exactement attendus de la tra-

duction du berbère dans les textes X et XXII. Voici en effet comme il nous semble qu'il faille interpréter le texte berbère en XXII :

Quel est l'adolescent qui est mort ? Son départ parmi les gens du ciel est différé ; il est encore parmi les gens du monde ; la religion ne lui fait pas faire le voyage vers l'autre monde maintenant ; il ira dans l'autre monde quand le jour paraîtra.

***

Dans la graphie des voyelles, le *fatha* rend non seulement *a* mais encore la voyelle furtive. Celle-ci paraît normalement traduite par une brève, et la voyelle pleine *a*, *i* ou *u*, par une longue ; il y a là, semble-t-il, non tant un indice de quantité, ou peut-être un indice d'accent, qu'un procédé de graphie. Ces principes posés, le détail réserve fréquemment des surprises : ainsi, dans le seul texte XII, entre autres exemples, sans vouloir nous prononcer sur le cas de *tamalsān* ou de *ytalālan*, on attendrait *ytamattātan* au lieu de *ytamattatān* et *ẓaqqīlanīn* au lieu de *ẓaqqilanīn*. Ces surprises, il va sans dire, sont dues, selon toute vraisemblance, infiniment plus souvent à des erreurs de graphie qu'à des faits dialectaux probables.

Le *chedda* n'est pas toujours correctement placé et, en réservant des cas comme celui de *ɣaff* au texte I, au texte XXIII *alawuẓan* avec *-l-* et non *-ll-* paraît bien dû à une faute.

Dans la graphie des consonnes, il est préférable de ne rien préjuger de l'emploi de ج pour *g* quant à la prononciation exacte du son ; l'observation essentielle reste celle de l'emploi tantôt de ص, tantôt de ض, sans qu'il y ait de départ à faire soit de texte, soit d'origine arabe ou berbère du mot, pour rendre *z* emphatique. Ainsi a-t-on, dans le seul texte XII, ص dans *taṣrīṭ* et *yatṣllā*, ض dans *ẓaqqilanīn*. Encore ض en XXIII : *alawuẓan*.

***

Les particularités phonétiques paraissent peu nombreuses. Si nous réservons au texte XII le cas de *dīdannīn*, sans *s* (ou *z*) de *s d d* « être

mince » (André Basset, *Langue berbère*, 1929, par. 156), à part, au texte XII encore, et par deux fois, *tamazyda* (*tamazyida*) avec *y*, les deux grands faits immédiatement discernables sont les suivants :

1° Le passage de *u* à *i* :
soit inconditionné, dans *iggīt* (de *iggut*, XXIII ; A. B. par. 167),
soit par dissimilation dans le groupe *-uw-* :

nīwaṭ (de *nuwəḍ*, X ; A. B. par. 59),
tiuṭaṭ (de *tuwḍəḍ*, XXIV ; *ibid.*),

mais : *nuwīd* (VII ; *ibid.*).

2° L'emploi constant de *ṭ* bref ط, qu'il s'agisse d'un son radical ou de l'indice de 2e personne du singulier :

texte V : *takkasaṭ*, *tamlīṭ* ;
IX : *tanwīṭ* ;
X : *nīwaṭ*, *ǧamaṭnat* ;
XII : *taṣrīṭ*, *sammaṭnīn*, *atalsaṭ*, *ẓṭīṭ*, et aussi *tqīrāṭīn* ;
XV : *tlsyṭ*, *twšṭ*, et aussi *ttfṭn* ;
XVI : *tšīṭ*, *zlmāṭ* ;
XXIV : *tiuṭaṭ*.

On considérera encore :

VIII : *bīṭas* (?), *atūṭūn* (?) ;
XI : *ayawṭāⁿ* ;
IV : *ašaǧmaṭiɣ* ;
XVIII : *aṭrtan*.

Toutefois, pour la 2e personne du singulier, on trouve :

a) Avec ظ : تجيظ en XX et l'énigmatique اتّقاظ en XII.

b) Avec د : *taṣkīd* en XII et sans doute aussi *tušd* en XVI.

Si تجيظ est isolé en XX et pourrait faire penser à un trait dialectal, il n'en est de même ni de اتّقاظ, ni de *taṣkīd* en XII, ni de *tušd* en XVI.

Comme on peut s'en rendre compte en lisant les passages dont nous avons donné la traduction littérale, la morphologie, qu'il s'agisse de la désinence, de la dérivation ou du jeu vocalique, tant dans le verbe que dans le nom, est nettement, à l'époque où ces textes ont été écrits, celle de nos jours. Il en est de même de la syntaxe. Toutefois, pour la morphologie, nous signalerons ici quatre faits dont aucun d'ailleurs n'est nouveau, mais dont les trois derniers seront des éléments précieux pour l'étude de l'évolution historique de la langue :

1° En XI, prét. 3sm. *yaftā*, 3pf. *aftānt* (A. B., par. 75) sont à voyelle *-a*, mais le participe *inγin* (A. B. par. 65) à voyelle *-i-* ;

2° En XXII le participe prétérit de *əmmət* est *iamān* (sur cette forme, voir A. B., par. 167) ;

3° Le texte XII comprend des exemples nombreux de participes pluriels communs en *-in : sammaṭnīn*, *ẓaqqilanīn ;* selon toute vraisemblance aussi : *anaǧnīn*, *dīdannīn ;* mais surtout *atwawšanīn*, participe pluriel de la forme à dentale, à valeur passive, de *uš* « donner » ;

4° Enfin, le texte VII nous offre un exemple de participe prétérit négatif, avec *n* préfixé et non suffixé et sans *y- : nuwīd.*

*
* *

Quelques faits de vocabulaire pour terminer.

Ainsi qu'il est naturel, on retrouve dans le glossaire berbère ancien du Djebel Nefousa, que M. Bossoutrot a publié en 1900 dans la *Revue Tunisienne*, à plusieurs reprises, les formes mêmes de nos textes ou des formes immédiatement voisines. Ce sont par exemple : *iachcha* « il est parti » (Boss. p. 22 du t. à p.), *tazajjouth* « la durée » (Boss. 18), *ir-oujjid* « l'homme qui n'a pas la crainte de Dieu » (Boss. 13), *iyan* « les hommes » (Boss. 13), *iaçka* « il a bâti » (Boss. 22) en regard de *tāš* (X ; et aussi *tšnt*, XVIII), *yuzǧa* (X), *iyar yān* (X), et *taṣkīd* (XII).

Mais voici pour les faits actuels :

tanwīṭ « tu as dit » (IX) avec radicales *n w*, sans alternance quantitative, au lieu de *tənniḍ*, avec radicale *n* et alternance quantitative (A. B. par. 74) est absolument isolé ; toutefois, nous avons recueilli nous-même

à Djerba une forme *tuwīḍ*, aberrante elle aussi, en face de la forme usuelle si uniformément constante de parler à parler.

taǧammi (III) avec valeur de « jardin », est, semble-t-il, à l'heure actuelle, caractéristique des parlers orientaux, du Djebel Nefousa en particulier (Moty. p. 136).

atlaqqiwīn (III) est exactement défini avec sa valeur dans le dictionnaire Ahaggar du P. de Foucauld : on appelle toutes les personnes qu'un chef de famille a à entretenir, femmes, enfants, proches qui sont à sa charge, serviteurs, etc., les *tileḵḵéouín* « pauvres » de ce chef de famille (F. II, 88). — Il en est de même de *tamaddūrat* (II) « nourriture nécessaire à la vie » (F. I, 158) et de *tūsunat* (V) « science théologique (science de la doctrine religieuse) » (F. II, 605). — Le P. de Foucauld connait également le verbe *awəd* « traiter avec douceur » (F. II, 315) et *tamra* « dizaine » (F. II, 159).

Il nous semble reconnaître dans *yaftā* et *aftānt* (XI) le verbe *ftu* « partir » relevé jusqu'ici, sauf erreur, dans la seule Tachelhait (Semlal : Dest. p. 213 ; Ntifa : Laoust, p. 141).

Enfin, parmi les termes susceptibles d'orienter les recherches, toujours en fonction des faits actuels, l'on signalera tout particulièrement *uš* « donner » (VII ; cf. dans A. B. par. 65 la répartition de *əfk*, *əkf*, *uš*), *səfrəd* « faire paître » (IX), peut-être le nom du lait *aγ* (XX) et surtout le pronom démonstratif *ayu* « celui » (VII).

André Basset.